

sociologique des croyances au paranormal, établissant des corrélations entre certains groupes sociaux et les croyances au paranormal. Son étude démontre la fécondité heuristique des recherches sur l'imaginaire. Elles ouvrent de nouveaux champs de recherche au confluent de disciplines parfois trop recluses.

Philippe WALTER

***Dictionnaire des lieux et pays mythiques*, Olivier BATTISTINI, Jean-Dominique POLI, Pierre RONZEAUD et Jean-Jacques VINCENSINI (dir.), index établi par Olivier BATTISTINI, Paris, Robert Laffont, 2011, XXXIV-1303 p.**

La réalisation d'un dictionnaire de mythologie exige patience et humilité. Même confiné aux lieux et pays mythiques, il va de soi qu'il ne peut être exhaustif. On réalise l'ouvrage avec les compétences dont on dispose et on est toujours contraint à des choix drastiques pour la nomenclature. Nul ne se plaindra de disposer désormais d'un panorama sélectif des lieux et pays mythiques évoqués dans les littératures de l'Antiquité au xx<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage est de meilleur aloi que le *Dictionnaire des lieux imaginaires* d'Alberto Manguel et Gianni Guadalpi (Actes Sud, 1998), ou le *Dictionnaire de nulle part et d'ailleurs* (1981) des mêmes auteurs. Il prend le parti de s'en tenir aux textes littéraires pour tenter d'isoler l'essence mythique des lieux mentionnés. Le résultat est loin d'être toujours concluant et l'on a parfois l'impression de se trouver devant un dictionnaire de littérature beaucoup plus que de mythologie littéraire. Néanmoins, le champ couvert témoigne d'une ambition salutaire d'ouverture culturelle. Les notices (en ordre alphabétique) couvrent trois grands secteurs : l'Antiquité, le Moyen Âge, l'époque moderne (xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles) et l'époque contemporaine (xix<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècles). Un avant-propos (p. ix-xxxiv), rédigé par les responsables de chaque secteur (respectivement O. Battistini, J.-J. Vincensini, P. Ronzeaud et J.-D. Poli), livre le grand principe qui a présidé à l'élaboration de la nomenclature et du contenu des articles : « Systémativité et linéarité, nécessairement factices et anachroniques, ont été rejetées d'emblée, au profit de la construction d'une cohérence intellectuelle progressive qui se donne à lire dans le passage d'une antiquité fondatrice à une constellation médiévale où reprises, résurgences déformées et inventions nouvelles de lieux mythiques s'équilibrent, posant à chaque fois des problèmes de mutations et de redéfinitions. » (p. ix) Ce même mouvement se poursuivrait jusqu'à l'époque contemporaine qui théorise le processus. Dans un tel postulat d'unité *a priori*, on pourrait faire la part d'une rhétorique (de préface) et d'une pétition de principe. Mais l'important n'est pas là. On s'interrogera plus utilement sur la ou les méthodes mythocritiques ou mythanalytiques qui ont prévalu dans la rédaction des notices.

Le présent compte rendu s'est plus particulièrement attaché à quelques notices sur la littérature médiévale française. Voici la liste non exhaustive des rubriques concernant le Moyen Âge : Autres Mondes dans la littérature médiévale, Avalon, Bagnoles de l'Orne : le cheval poussif et saint Ortaire, Banvou et saint Ernier, Bornes Artu ou d'Hercule, Forêt de Brocéliande, Camaalot, Carduel, Carlion, Château du Graal, Château tournant, Corbénic, Cordres, Corse au Moyen Âge, Douleoureuse Garde, Îles flottantes, Fosse Arthour, Glastonbury, Irlande dans la littérature médiévale, Lausanne dans la littérature médiévale, Logres, Lusignan, Mer betée, Montagne d'Aimant, Mont-Saint-Michel, forêt de Morrois, Nef magique, Orange, Mont Pilate, Ponts dans le roman de chevalerie, Roncevaux, Sarras, Stonehenge, Tintagel. Beau florilège mais les difficultés commencent lorsqu'il s'agit de circonscrire l'aura mythique d'un lieu. À l'évidence, les différents auteurs des notices n'ont pas tous le même niveau de réflexion sur le « mythe » en littérature, et certains semblent se faire une idée si vague du mythe qu'ils font de ce vague la définition même du mythe. Cela explique l'impression mitigée que l'on ressent à la lecture de cet ouvrage lorsqu'on s'est confronté soi-même à la mythocritique et à la mythanalyse.

Il y a des redites entre les notices « Château du Graal », « Corbénic » et « Sarras ». La notice « Corbénic » (p. 365-366) était l'occasion de rappeler un fait bien connu des historiens de la royauté et bien étudié par Marc Bloch : le pèlerinage de Corbény (Aisne) auquel sont conviés tous les rois de France au moment de leur sacre. Leur pouvoir thaumaturgique dépendait entièrement de cette dévotion. Dans les romans, peut-on oublier que Corbénic est précisément le château du roi infirme qui attend sa guérison ? Un roi malade attend son guérisseur. Celui-ci ne pourra être que roi à son tour (seuls les rois ou les saints guérissent), mais nécessairement d'une royauté plus élevée. On voit comment l'ignorance de l'histoire médiévale est préjudiciable à l'étude mythocritique (nécessairement pluridisciplinaire) des textes littéraires. Il est vain de croire que l'on peut étudier les aspects mythiques de la culture médiévale sans se confronter aussi à toute la culture de cette époque. La lecture uniquement littéraire (et non anthropologique) d'un mythe est une illusion. G. Durand l'a expliqué depuis bien longtemps.

Pourquoi une telle importance accordée à d'obscurs saints normands comme Ortaire associé à « Bagnoles de l'Orne » (qui n'est quand même pas un haut-lieu de l'imaginaire médiéval comparable en importance à Saint-Jacques-de-Compostelle) ? La longueur disproportionnée de la notice « Bagnoles de l'Orne » (p. 132-138, soit 12 colonnes de texte) par rapport à la notice « Roncevaux » (p. 1023-1024, 2 colonnes) frise l'amateurisme. Il est tout aussi gênant de voir un critique en mythologie succomber à la crédulité dans la notice « Fosse Arthour » (p. 523-526). Contrairement à la plupart des articles, celui-ci est approximatif sur le chapitre des sources (dernier vers inventé dans la citation de Wace, allusions évasives au *Lancelot-Graal* comportant, rappelons-le, plusieurs milliers de pages, confusions de versions, etc.). De plus, on y prend des rêveries romantiques pour une authentique mythologie médiévale, alors que rien, absolument rien, ne vient étayer le début d'une attestation de ces légendes normandes arthuriennes avant le XII<sup>e</sup> siècle (faut-il rappeler que les origines normandes de la matière de Bretagne relèvent du pur fantasme touristique ?).

La notice « Logres » (p. 724-727) réussit la prouesse de ne jamais commenter le mot *ogre* inclus dans le toponyme. La rime *ogre/Logres* du *Conte du Graal* (justement rappelée p. 724) invitait pourtant à suivre les traces de Gédéon Huet (« Ogre dans le *Conte du Graal* », *Romania*, n° 37, 1908) et à interroger de manière croisée la mythologie, les contes et le folklore celtiques. L'ogre est fée (voir Perrault), ce qui repose la question du merveilleux « féerique » et de ses lieux attitrés.

La notice « Mont-Saint-Michel dans la littérature » (p. 808-810) se contente de résumer deux ou trois épisodes merveilleux racontés par Guillaume de Saint-Pair, auteur du *Roman du Mont-Saint-Michel* vers 1160. *La légende dorée* de Jacques de Voragine n'est même pas citée, ni l'histoire du bouvier Gargan pourtant capitale pour la mémoire païenne du site. Manquent aussi l'évocation du combat mythique entre le père et son fils, bien localisé au Mont (dans les lais de *Milon* ou de *Doon*), et le combat entre Arthur et le géant du même Mont raconté dans Geoffroy de Monmouth et Wace. Ces oublis sont bien regrettables car tous ces épisodes devaient être croisés pour dégager un récit mythique récurrent attaché au site (combat père-fils, combat de l'ours et du Dragon, combat de l'archange et du démon).

Laconique, la notice sur « Roncevaux » (p. 1023-1024) se contente de raconter ce que tout le monde sait. Rien sur l'étymologie « vallée des ronces » (pourquoi des ronces?), ni sur le récit étiologique du site, qui est donnée dans l'une des versions de la chanson qui n'est pas celle d'Oxford. La notice brode sur le contexte de l'épisode sans s'intéresser finalement au site lui-même. Cette manière de contourner la difficulté se rencontre plus d'une fois dans ce dictionnaire et trahit l'embarras des auteurs qui n'ont parfois pas la moindre idée de ce qu'est un lieu mythique.

La notice « Morrois, forêt de » (p. 824-826) se présente comme un filandreux résumé de l'épisode de Béroul. On en apprend autant (sinon plus) en lisant le texte original. En quoi le site est-il « mythique »? On ne le saura pas puisque la question du lieu mythique est, ici encore, contournée. La conclusion convenue est que « l'épisode du Morrois illustre la puissance et l'ambivalence de la passion » (p. 826). Visiblement, l'auteur de la notice n'a jamais entendu parler de la mythologie de l'homme ou de la femme sauvage (*silvaticus* de *silva*, « la forêt ») au Moyen Âge, ni des apports de l'anthropologie culturelle à la question, depuis les travaux de Richard Bernheimer jusqu'à ceux de Jacques Le Goff (le « désert-forêt »). On en reste à de vieilles lunes sur la *fine amor* sans exploiter non plus la piste du signifiant *Morrois*, à la fois comme mémorat (mythique) celtique et résonance phonétique pour la langue « romane ».

Deux belles notices du regretté Claude Gaignebet enrichissent ce dictionnaire parfois bien terre à terre. Dans « Sarras » (p. 1082-1087), il scrute la cité sainte des environs de Jérusalem où disparaîtra le Graal (selon la *Quête du Saint Graal*). Il suit une piste tyrienne (*Sarra* désignant la ville de Tyr chez les historiens grecs et latins) et en restitue les secrets bibliques oubliés. Il ne s'agit pas du tout d'identifier le lieu fictif et le site géographique : il s'agit plutôt de montrer comment à partir des jeux combinés du signifiant (Sarras-Sarrasin) et du signifié se crée un espace mythique original, véritable intrication de réel et d'irréel qui trouve sa propre logique fictive. Jamais le lien virtuel avec des lieux réels n'est perdu de vue. Dans « Glastonbury » (p. 556-558), son cheminement le conduit à souligner, de manière lumineuse,

l'héritage irlandais de la cité à la fois réelle et légendaire du Somerset *via* l'héritage de saint Patrick (clairement rappelé par des érudits anglais comme R. Radford et M. Swanton, *Arthurian sites in the west*, University of Exeter, 1975).

La notice « Graal, lieu textuel » (p. 559-562) s'imposait-elle vraiment ? D'une part, tout lieu mythique (et pas seulement celui qui sert de décor au Graal) peut se comprendre comme un « lieu textuel », et ce concept peut finalement s'appliquer à tout et à n'importe quoi (la Bucarest de Mircea Éliade est aussi un « lieu textuel »). En outre, les notices « Château du Graal » (p. 288-292), ou « Sarras » (p. 1082-1087) montre bien que le lieu mythique n'est pas seulement textuel : il est aussi référentiel, ou plutôt pseudo-référentiel, dans la mesure où il joue sur les éléments d'une géographie concrète, même si ces éléments sont brouillés ou parfois confondus avec plusieurs lieux possibles. On pourrait invoquer la notion de pluri-référentialité du récit mythique. En fait, la nécessité de tenir tous les pôles du mythe simultanément est évidemment une difficulté, mais aussi une clé essentielle de l'analyse mythocritique. Pour le dire plus simplement, la forêt de Brocéliande est à la fois la forêt actuelle de Paimpont (en Ille-et-Vilaine), une autre forêt située ailleurs (celle de Normandie, p. 145), toutes les forêts celtiques et aucune d'entre elles.

Les études sur le mythe et l'imaginaire ne mènent à rien si elles n'inspirent pas de la logique du tiers inclus définie par Stéphane Lupasco. Faut-il rappeler que le contraire du mot *réel* n'est pas *imaginaire* mais *irréel* ? L'imaginaire est, au contraire, un mélange inextricable de réel et d'irréel. Le propre de toute fiction mythique est justement de se déployer dans un espace où le réel et l'irréel sont interchangeable. C'est évidemment difficile à concevoir lorsqu'on en reste à une définition positiviste du mythe comme pure mystification, ou comme imagination fantaisiste. Encore faut-il s'entendre sur une définition opératoire du mythe. On suggérera, pour finir, celle de G. Durand : « Récit (ce qui le différencie du symbole, emblème, allégorie, etc.) dont les composantes sont en grande partie imaginaires (lieux, personnages, exploits, etc.) et qui se veut prégnant (persuasif et non seulement divertissant comme le conte et le roman), sans le secours de la démonstration (ce qui l'oppose à la « fable », à la parabole, etc.) ce qui implique un trait essentiel : la redondance des thèmes, personnages, situations, structures ; éléments redondants qu'on appelle *mythèmes*). » (entretien publié par la revue *Artus*, n° 14, 1983, p. 44)

Au total, certaines notices sont bien décevantes et d'un apport nul à la question du mythe et de l'imaginaire. Sans doute aurait-il fallu partir de méthodologies plus rigoureuses, tenir compte des travaux des nombreux chercheurs sur l'imaginaire en France et dans le monde (une petite liste est donnée p. xx-xxii) et pratiquer des ouvertures plus systématiques vers la mythologie comparée et l'anthropologie culturelle, l'ethnologie ou la psychologie des profondeurs, disciplines sans lesquelles les études littéraires s'épuiseront dans leur propre inanité.

Philippe WALTER